



Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage

Christopher Lucken

► To cite this version:

Christopher Lucken. Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage. Médiévales, 2015, Langues d'Angleterre, dir. Jean-Pascal Pouzet et Alban Gautier, 68, pp.35-56. <10.4000/médiévales.7525>. <hal-04136892>

HAL Id: hal-04136892

<https://hal.science/hal-04136892v1>

Submitted on 21 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

68 | printemps 2015

Langues d'Angleterre

Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage

The Beautiful French of England. Otherness of Anglo-Norman and Invention of the "bon usage"

Christopher Lucken



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7525>

DOI : 10.4000/medievales.7525

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 35-56

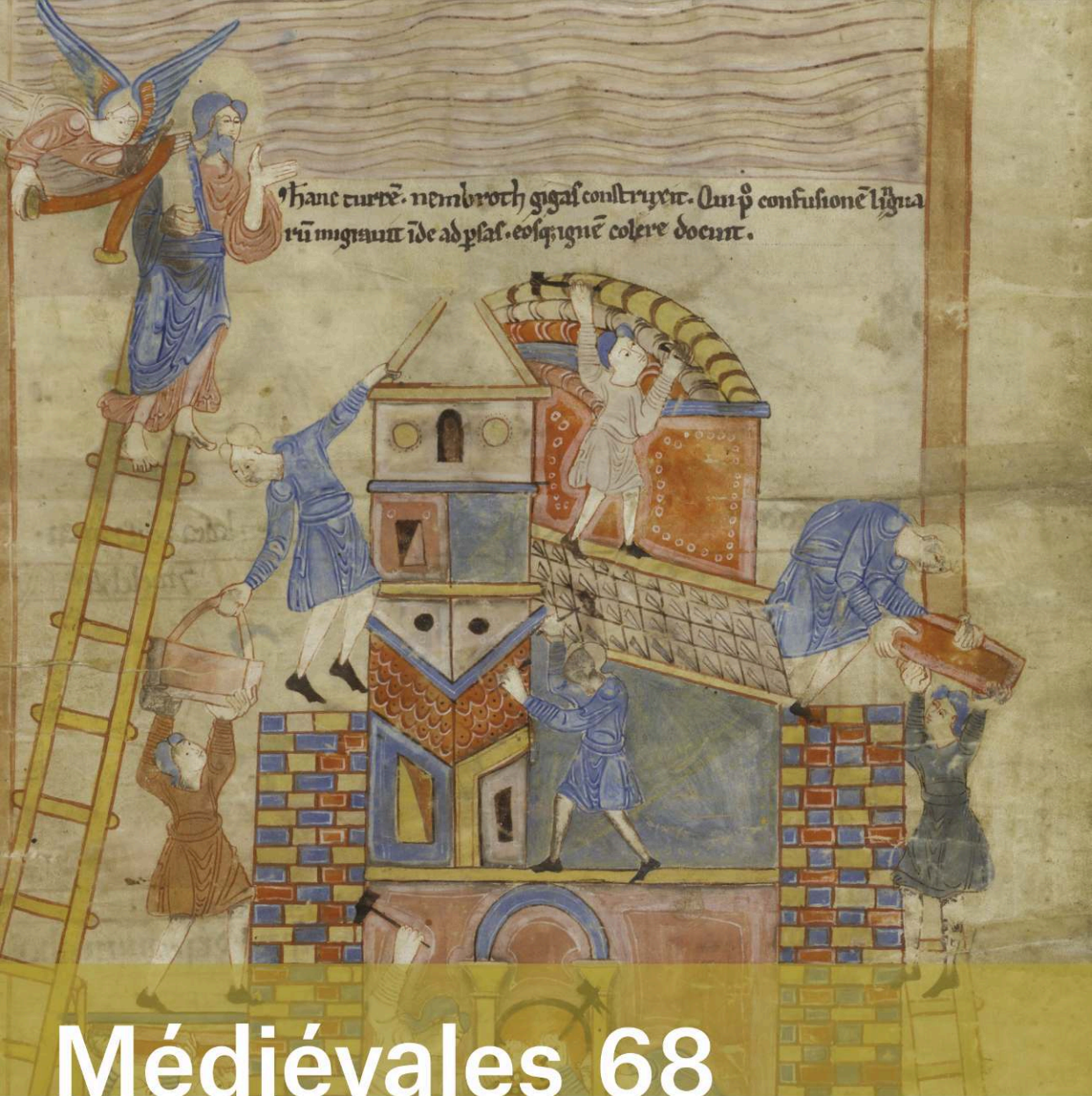
ISBN : 978-2-84292-430-0

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Christopher Lucken, « Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage », *Médiévales* [En ligne], 68 | printemps 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7525>

Tous droits réservés



Médiévales 68

Langues d'Angleterre

Printemps 2015
Semestriel



PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE VINCENNES

Christopher Lucken

Le beau français d'Angleterre Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage

«Un faus franceis [...] d'Angletere. » On connaît l'expression employée par la nonne de Barking pour excuser les fautes de langue – touchant principalement le système casuel – dont serait émaillée sa traduction de *La Vie d'Édouard le Confesseur* (ca 1163-1169)¹. Il ne faut pas lui reprocher car elle n'a pas appris le français «ailurs» qu'en Angleterre (v. 8). Un tel argument s'appuie tout d'abord sur le refus de la tradition chrétienne (illustré notamment par Grégoire de Tours) de soumettre la parole de Dieu aux règles de l'éloquence et de la grammaire latines². Il s'apparente de plus à un *topos* d'humilité comme en offrent de nombreux textes médiévaux, en particulier lorsqu'ils sont traduits du latin et s'écartent ainsi des œuvres produites par les *auctores*³. Pourtant, si ce texte ne semble pas toujours respecter la déclinaison ou la métrique de l'ancien français, comme c'est le cas de nombreux écrits anglo-normands, son éditeur estime que sa langue «est remarquablement pure⁴». Ce «faus franceis» que la

1. *La Vie d'Édouard le Confesseur*, v. 7 (éd. Ö. SÖDERGARD, Uppsala, 1948).

2. Cf. E. AUERBACH, *Le Haut Langage. Langage littéraire et public dans l'Antiquité latine tardive et au Moyen Âge* [1958], Paris, 2004, p. 81-106; M. RICHTER, «Latina lingua – sacra seu vulgaris?», dans W. LOURDAUX, D. VERHELST éd., *The Bible and Medieval Culture*, Louvain, 1979, p. 16-34, repris dans *Studies in Medieval Language and Culture*, Dublin, 1995, p. 61-76.

3. La nonne de Barking insiste d'ailleurs à deux reprises au moins sur son manque de valeur pour écrire *La Vie d'Édouard le Confesseur* (v. 4913-28 et 5296-5335). Ce *topos* de modestie souligne souvent l'absence d'éloquence ou les défauts de l'écrivain au regard d'un modèle avec lequel il ne saurait rivaliser.

4. Ö. SÖDERGARD, Introduction à son édition de *La Vie d'Édouard le Confesseur*, p. 102. I. SHORT affirme à son tour que «the nun's defensiveness about the French she acquired exclusively in England is quite unfounded, as she writes a perfectly competent and fluent Anglo-Norman»: «*Verbatim et litteratim*: oral and written French in 12th-century Britain», *Vox Romanica*, 68 (2009), p. 156-168 (p. 160). On a toutefois reproché à l'éditeur de ce texte des corrections visant à rétablir la «pureté» de la langue et, surtout, de la métrique:

nonne de Barking prétend employer peut toutefois illustrer le sentiment d'«insécurité linguistique» qu'étaient susceptibles d'éprouver ceux qui parlaient français en Angleterre un siècle après l'invasion de Guillaume le Conquérant, au regard notamment de ceux qui l'avaient «ailurs apris» (v. 9). «Mis languages est bons, car en France fui nez», soutient Guernes de Pont-Sainte-Maxence dans sa *Vie de saint Thomas Becket* («romanz» «faiz e amendez» vers 1175 à «Cantorbire»)⁵. Seul serait valable le français appris dans son pays d'origine – auquel le rattache étroitement le nom qu'utilise la nonne de Barking pour le désigner. Tandis que les nouveaux émigrants s'exprimeraient de façon correcte, le français parlé par les descendants des Normands et autres Français installés en Angleterre depuis 1066 se serait progressivement corrompu au contact de son nouvel environnement. On peut penser qu'il ne s'agit que de variantes dialectales touchant principalement la prononciation et un système casuel qui semble avoir eu très tôt tendance à «décliner» dans l'aire anglo-normande, soit des différences qui ne mettent pas forcément en cause la qualité de la langue employée dans la mesure où il n'y a pas encore de véritable norme reconnue du français. Cela pouvait cependant suffire pour que le français d'Angleterre se voie déprécié en comparaison du français de «France» (sinon du latin dont ce dernier semble prendre la place⁶), comme s'il avait oublié la langue des ancêtres en même temps qu'il en avait quitté la terre et n'était plus qu'une langue étrangère.

Non seulement le français d'Angleterre a pu être critiqué à l'époque médiévale, mais il a aussi particulièrement souffert depuis le XIX^e siècle de l'importance accordée au *francien*, inventé par Gaston Paris afin de doter le français d'une forme normée capable d'incarner dès sa plus ancienne apparition l'existence d'un «bon usage»⁷. Le mépris dont il a fait l'objet est d'autant plus surprenant que la production écrite en langue française s'est développée en grande partie après 1066 dans le parler caractéristique du

cf. comptes rendus d'U. T. HOLMES, *Speculum*, 24 (1949), p. 300-302, et de F. LECOY, *Romania*, 74 (1953), p. 282-284. Sur ces différentes questions, cf. L. SPETIA, «...un faus franceis sai d'Angleterre...», *Cultura Neolatina*, 59 (1999), p. 129-147.

5. GUERNES DE PONT-SAINTE-MAXENCE, *La Vie de saint Thomas Becket*, v. 6161-6165 (éd. E. WALBERG, Paris, 1936).

6. On peut se demander si, lorsque la nonne de Barking affirme parler un «faus francais» car elle ne respecte par «l'ordre des cases» et met à l'«acusatif», en «romanz», ce qui est «en latin nominatif», elle ne pense pas davantage au latin qu'à quelque «vrai français» (*La Vie d'Édouard le Confesseur*, v. 1 et 5-6). C'est au latin que se réfère HUE DE ROTELANDE, autre écrivain anglo-normand, lorsqu'il dit dans son roman *Ipomedon* (ca 1180) qu'on ne doit «en mal retere» celui «ky de latin velt romanz fere», «s'il ne poet tuz ses cas garder» ou «de tut en tut les tens former» (v. 35-38, éd. A. J. HOLDEN, Paris, 1979). Cf. I. SHORT, «*Verbatim et litteratim...*», p. 160-162; ID., «Another Look at "le faus franceis"», *Nottingham Medieval Studies*, 54 (2010), p. 35-55 (p. 47-51).

7. Sur la notion de *francien*, cf. en dernier lieu B. CERQUIGLINI, *Une langue orpheline*, Paris, 2007, p. 127-210.

territoire anglo-normand : alors qu'il faut attendre les dernières décennies du ^{xii}^e siècle pour que le français s'impose sur le continent dans le domaine littéraire (en particulier avec Chrétien de Troyes), il est présent en Angleterre dès le début du siècle, principalement dans les domaines historique, didactique et religieux, mais aussi dans les œuvres de fiction, de sorte que la majorité des œuvres françaises du ^{xii}^e siècle a été composée sur ce territoire : par exemple, le *Roman de Brut* de Wace et l'*Estoire des Engleis* de Geoffroi Gaimar pour l'historiographie, le *Comput*, le *Bestiaire* et le *Lapidaire* de Philippe de Thaon pour les écrits « scientifiques », les *Lei Willelme* pour le droit, le *Roman de Philosophie* de Simon de Freine pour la philosophie, le *Voyage de saint Brendan* de Benedeit, le *Jeu d'Adam*, *Li Quatre Livre des Reis* et les nombreuses vies de saints pour la production d'inspiration chrétienne, les *Fables* de Marie de France pour la poésie morale, et enfin les *Lais* de Marie de France et le *Tristan* de Thomas pour ce que nous qualifions aujourd'hui de littérature⁸ ; sur les 25 manuscrits du ^{xii}^e siècle consacrés principalement à des textes français qui nous sont parvenus, 19, soit près de 80 %, sont d'origine anglo-normande (c'est d'ailleurs à des scribes anglo-normands que l'on doit en particulier les témoins les plus anciens des deux premiers monuments de la littérature française, la *Vie de saint Alexis* et la *Chanson de Roland*, même si ces textes ont peut-être été composés sur le continent)⁹. L'« anglo-normand » apparaît ainsi comme la première langue littéraire qu'ait connue le français. C'est en outre dans une œuvre anglo-normande, le *Comput* de Philippe de Thaon (ca 1113-1119), que le « franceis » est désigné pour la première fois par ce terme, alors que celui de « roman » qu'il concurrence le rapproche davantage de la *lingua romana* et de son origine latine¹⁰.

8. Cf. M. D. LEGGE, *Anglo-Norman Literature and Its Background*, Oxford, 1963 ; I. SHORT, « Patrons and Polyglots : French Literature in twelfth-century England », *Anglo-Norman Studies*, 14, *Proceedings of the Battle Conference*, 1991, p. 229-49 ; D. HOWLETT, *The English Origins of Old French Literature*, Dublin, 1996 ; R. FIELD, « Romance in England, 1066-1400 », dans D. WALLACE éd., *The Cambridge History of Medieval English Literature*, Cambridge, 2002, p. 152-176 ; *Anglo-Norman Literature. A Guide to Texts and Manuscripts*, éd. R. J. DEAN, with the collaboration of M. B. M. BOULTON, Londres, 1999 (qui recense 986 textes).

9. Cf. B. WOLEDGE, I. SHORT, « Liste provisoire de manuscrits du ^{xii}^e siècle contenant des textes en langue française », *Romania*, 102 (1981), p. 1-17 ; M. CARERI, C. RUBY, I. SHORT, *Livres et Écritures en français et en occitan au ^{xii}^e siècle. Catalogue illustré*, Rome, 2011 ; S. LUSIGNAN, « Le français médiéval : perspectives historiques et langue plurielle », dans S. LUSIGNAN et al. éd., *L'Introuvable Unité du français. Contacts et variations linguistiques en Europe et en Amérique (^{xii}^e-^{xviii}^e siècle)*, Québec, 2011, p. 5-107 (p. 17-18).

10. PHILIPPE DE THAON, *Comput*, éd. I. SHORT, Londres, 1984, v. 2908, *passim* ; cf. G. PARIS, « *Romani, Romania, lingua romana, romancium* », *Romania*, 1 (1872), p. 1-22 ; H. F. MULLER, « On the use of the expression *lingua romana* from the first to the ninth century », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 43 (1923), p. 9-19 ; H. G. KOLL, « *Lingua latina, lingua roman(ica)* und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen », *Estudis romànics*, 6 (1957-

Tandis que l'anglais – le vieil anglais ou l'anglo-saxon – a tendance à ne plus être que la langue des *laboratores* et que le latin est avant tout celle des *oratores*, des clercs et de l'Église, le français incarne – à la fois socialement et symboliquement – la langue des *bellatores*, soit de la noblesse¹¹. C'est avant tout une langue vernaculaire parlée à la cour, alors que le latin, qui continue à être employé en Angleterre comme dans l'ensemble de l'Europe occidentale, est principalement associé au monde du livre¹². Il finira toutefois par être employé sous forme écrite, tout d'abord pour des traductions du latin, puis pour des œuvres composées directement dans cette langue. Succédant au vieil anglais (*Old English*) promu par la royauté anglo-saxonne, qui avait déjà donné lieu à de nombreux écrits¹³, tirant profit de l'importance accordée depuis plusieurs siècles par les clercs des îles britanniques à la grammaire latine et à l'enseignement des arts du langage¹⁴, le français acquiert en Angleterre un statut de langue officielle bien avant que cela ne soit le cas en France et continuera d'y être employé dans les domaines administratif, judiciaire et culturel jusqu'au xv^e siècle¹⁵. C'est une langue de communication servant aux échanges politiques et commerciaux entre l'Angleterre et la France. Bien que largement minoritaire (par rapport à l'ensemble de la population du territoire anglais), il tend à fonctionner comme une véritable *lingua franca*. Son rôle et son prestige ne sont pas loin de rejoindre désormais ceux du latin.

1958), p. 95-164; S. LUSIGNAN, «Le français médiéval: perspectives historiques et langue plurielle», p. 22-23.

11. Pour un panorama général de la situation linguistique et littéraire en Angleterre au Moyen Âge, cf. M. RICHTER, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter. Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte des elften bis zum Beginn des vierzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1979; et, pour le xii^e s., I. SHORT, «Language and Literature», dans C. HARPER-BILL, E. VAN HOUTS éd., *A Companion to the Anglo-Norman World*, Woodbridge, 2003, p. 191-213.

12. Cf. A. G. RIGG, *A History of Anglo-Latin Literature, 1066-1422*, Cambridge, 1992; K. BATE, «La littérature latine d'imagination à la cour d'Henri II d'Angleterre», *Cahiers de civilisation médiévale*, 34 (1991), p. 3-21.

13. Cf. H. GNEUSS, «The Origin of Standard Old English and Aethelwold's School of Winchester», *Anglo-Saxon England*, 1 (1972), p. 63-83; M. GODDEN, «Literary Language», dans R. M. HOGG éd., *The Cambridge History of English Language*, t. I, *Beginnings to 1066*, Cambridge, 1992, p. 518-519.

14. Cf. H. GNEUSS, «The Study of Language in Anglo-Saxon England», *Bulletin of the John Rylands Library*, 72 (1990), p. 3-32; G. KNAPPE, «Manuscript Evidence of the Teaching of the Language Arts in Late Anglo-Saxon and Early Norman England, with Particular Regard to the Role of the Classics», dans J. FEROS RUYS, J. O. WARD, M. HEYWORTH éd., *The Classics in the Medieval and Renaissance Classroom. The Role of Ancient Texts in the Arts Curriculum as Revealed by Surviving Manuscripts and Early Printed Books*, Turnhout, 2013, p. 23-60.

15. Cf. S. LUSIGNAN, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004.

Alors, «faus franceis» ou «beau français»? Comme le note André Crépin, «il coexistait [...] en Angleterre deux types de langue française. Le premier type est une langue vernaculaire, c'est-à-dire parlée et parlée spontanément, nullement dépendante de l'écrit. L'autre est une langue seconde, qu'on apprend [...]»¹⁶. Mais tandis que le premier type est progressivement remplacé par l'anglais, et cela dans toutes les couches sociales (bien qu'un cinquième de la population anglaise semble encore parler français dans la première moitié du xiv^e siècle et que la noblesse et son entourage continueront à s'exprimer en grande partie dans cette langue jusqu'à la fin du siècle), le français s'apparente toujours plus à une langue «étrangère» parlée par des locuteurs s'exprimant habituellement en anglais, une langue qui demeure toujours aussi prestigieuse, mais dont la maîtrise semble incertaine et qu'il faut veiller à renforcer¹⁷. Il est d'ailleurs possible de l'apprendre. C'est en Angleterre en effet qu'a été mis en place le premier enseignement du français et qu'ont été rédigés les premiers traités grammaticaux chargés d'assurer un usage correct du français¹⁸. Comme l'affirmait Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française* (1905), «à la fin du xiv^e siècle le français passe en Angleterre à l'état de

16. A. CRÉPIN, «Quand les Anglais parlaient français», *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 148/4 (2004), p. 1569-1588 (p. 1576).

17. Sur la nature et la diffusion de l'anglo-normand, considéré soit comme une langue seconde dès les xii^e ou xiii^e s., soit comme une langue vernaculaire parlée jusqu'à la fin du xiv^e s., voir en particulier W. ROTHWELL, «The Role of French in Thirteenth-Century England», *Bulletin of the John Rylands Library*, 58 (1975-1976), p. 445-466; ID., «À quelle époque a-t-on cessé de parler français en Angleterre?», dans *Mélanges de philologie romane offerts à Charles Camproux*, Montpellier, 1978, t. II, p. 1075-1089; M. D. LEGGE, «Anglo-Norman as a Spoken Language», *Anglo-Norman Studies*, 2 (1979), p. 108-117; I. SHORT, «On Bilingualism in Anglo-Norman England», *Romance Philology*, 33 (1979-1980), p. 467-479; J. DOR, «Langues française et anglaise, et multilinguisme d'Henri II Plantagenêt», *Cahiers de civilisation médiévale*, 37 (1994), p. 61-72; W. ROTHWELL, «English and French in England after 1362», *English Studies*, 82 (2001), p. 539-559; T. HUNT, «Anglo-Norman: Past and Future», dans M. GOYENS, W. VERBEKE éd., *The Dawn of the Written Vernacular in Western Europe*, Leuven, 2003, p. 379-389; D. TROTTER, «Not as Eccentric as it Looks: Anglo-Norman and French French», *Forum for Modern Language Studies*, 39 (2003), p. 427-438; ID., «L'anglo-normand: variété insulaire, ou variété isolée?», *Médiévales*, 45 (2003), p. 43-54; I. SHORT, «L'anglo-normand au siècle de Chaucer: un regain de statistiques», dans C. KAPPLER, S. THIOU-MÉJEAN éd., *Le Plurilinguisme au Moyen Âge: Orient-Occident, de Babel à la langue une*, Paris, 2009, p. 67-77; R. INGHAM, «The Persistence of Anglo-Norman 1230-1362: A Linguistic Perspective», dans J. WOGAN-BROWNE et al. éd., *Language and Culture in Medieval Britain. The French of England c. 1100-c. 1500*, York, 2009, p. 44-54; ID., «Later Anglo-Norman as a Contact Variety of French?», dans R. INGHAM éd., *The Anglo-Norman Language and its Contexts*, York, 2010, p. 8-25; ID., *The Transmission of Anglo-Norman: Language History and Language Acquisition*, Amsterdam/New York, 2012.

18. Cf. D. A. KIBBEE, *For to speke Frenche trewely. The French Language in England, 1000-1600. Its Status, Description and Instruction*, Amsterdam, 1991; W. ROTHWELL, «The Teaching and Learning of French in Later Medieval England», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 111 (2001), p. 1-18.

langue savante¹⁹». Le caractère artificiel – ou scolaire – de la langue des ancêtres commence d'ailleurs à s'y manifester dès le ^{xii}e siècle. Aussi peut-on se demander si, plutôt qu'à un hypothétique *francien*, ce n'est pas au français d'Angleterre qu'il faudrait se rapporter pour trouver les prémices du bon usage qu'on revendiquera par la suite pour le français²⁰, c'est-à-dire l'existence d'une norme standardisée à laquelle devraient se conformer l'ensemble des locuteurs: un «beau français» considéré comme la propriété et le privilège exclusifs de la France, qu'on n'a pu que postuler ou entrevoir de loin sans jamais pouvoir l'atteindre, mais vers lequel nombre de locuteurs «anglo-normands» n'ont cessé de tendre – au point que le français de France (ou de Paris) a tout fait pour s'identifier à lui.

Ce sont l'apparition et la constitution en Angleterre de ce «beau français» que j'entends mettre ici en évidence: soit l'affirmation d'une langue née en opposition au «faux français» qu'on pouvait avoir l'impression de parler sur un territoire où, la principale langue vernaculaire étant le vieil anglais – privé qu'il était désormais du statut de langue culturelle qu'il avait acquis avec le roi Alfred (*ca* 849-899) et qui n'était plus utilisé dans le domaine littéraire que de manière exceptionnelle –, le français avait tout loisir de rivaliser avec le latin (comme l'avait d'ailleurs fait avant lui le vieil anglais auquel il succède²¹). Langue de contact employée dans un espace plurilingue qui n'est pas le «sien», pris entre l'anglais d'une part (celui du temps passé qu'il supplante et confine au parler «populaire», avant que l'anglais ne revendique à nouveau son pouvoir et sa légitimité à partir du ^{xiii}e siècle²²), le latin d'autre part, et enfin le(s) français de «France» au(x) quel(s) il reste attaché, le français d'Angleterre a pu sembler aussi bien divers qu'unique²³.

19. F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. I, *De l'époque latine à la Renaissance*, nouvelle édition, Paris, 1966, p. 393.

20. Cf. M. DELBOUILLE, «La notion de "bon usage" en ancien français», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 14 (1962), p. 10-24; G. HILTY, «Les plus anciens textes français et l'origine du standard», dans P. KNECHT, Z. MARZYS éd., *Écriture, langues communes et normes. Formation spontanée de koinè et standardisation dans la Galloromania et son voisinage*, Neuchâtel/Genève, 1993, p. 9-16; R. A. LODGE, «Les sources médiévales de la standardisation du francien», dans D. LAGORGETTE, M. LIGNEREUX éd., *Comme la lettre dit la vie*. *Mélanges offerts à Michèle Perret*, Lynx, numéro spécial (2002), p. 221-50; Id., «The Sources of Standardisation in French – Written or Spoken?», dans R. INGHAM éd., *The Anglo-Norman Language...*, p. 26-43; et D. TRUDEAU, *Les Inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Paris, 1992.

21. Cf. I. SHORT, «Patrons and Polyglots...», n. 3; S. LUSIGNAN, «Le français médiéval: perspectives historiques et langue plurielle», p. 24-27.

22. Cf. T. TURVILLE-PETRE, *England the Nation. Language, Literature, and National Identity, 1290-1340*, Oxford, 1996.

23. Je prolonge ici mon étude «Langue pérégrine – ou maternelle? Variation et nationalisation des langues au Moyen Âge», dans J. KARAFIATH, M.-C. ROPARS éd., *Pluralité*

Urbanitas et rusticitas : le français des villes et l'anglais des champs

Introduit principalement par les Normands, le français apparaît en Angleterre comme la langue de l'élite. Il se substitue dans cette fonction au vieil anglais en usage dans l'administration royale et dans les milieux cléricaux (en particulier à travers de nombreuses traductions). Dans sa *Chronique métrique* composée en anglais vers la fin du XIII^e siècle, Robert de Gloucester note que les Normands ne savaient parler que leur langue, le français : ils le parlaient à la maison et l'enseignaient à leurs enfants. Les hommes de haute condition, issus en Angleterre de leur sang, ont conservé cette langue reçue en héritage. Aussi n'ont-ils aucune estime pour ceux qui ne connaissent pas le français. Par contre, précise Robert de Gloucester, les gens de condition inférieure demeurent fidèles à leur langue, l'anglais²⁴. Le français et l'anglais sont partie prenante du partage « national » et social du territoire anglais entre une noblesse normande et une couche paysanne et « populaire » – mais aussi « déclassée » – d'origine anglaise. Ainsi, selon la *Chronica major* de Matthieu Paris (1259), l'évêque Wufstan faillit être dépossédé de son évêché en 1095 parce qu'il ne connaissait pas le français – et qu'on pouvait donc le considérer comme un illettré : car celui qui ignore le français [*linguam gallicanam*] est aussi stupide que s'il est incapable de parler et ne peut contribuer aux délibérations de la cour²⁵. En revanche, d'après la chronique de l'abbaye de Bury St Edmunds due à Jocelyn de Brakelond (1211), Herbert fut élu prieur de cette abbaye en 1200 non seulement parce qu'il était sobre, mais aussi parce qu'il parlait bien français et qu'il était d'origine normande²⁶. Le prestige du français est fondé principalement sur la connaissance qu'estime nécessaire d'en avoir la « nation normande » et sur l'accès qu'il donne au pouvoir et aux institutions de la noblesse.

Si Robert de Gloucester affirme que les Normands enseignent le français à leurs enfants, on ne saurait en conclure qu'il n'est plus une langue maternelle et n'est plus transmis que dans un cadre scolaire. Cela n'empêche pas le français d'être une langue qu'on éprouve le besoin

des langues et mythe du métissage, Saint-Denis, 2004, p. 11-38 ; voir aussi B. CERQUIGLINI, *Une langue orpheline...*, p. 36-38 et 208-209.

24. Cf. *The Metrical Chronicle of Robert of Gloucester*, v. 7538-7545 (éd. W. A. WRIGHT, Londres, 1887, t. II, p. 543-544).

25. « Quasi homo idiota, qui linguam gallicanam non noverat, nec regiis consiliis interesse poterat » (MATTHIEU PARIS, *Chronica major*, s. ann. 1095, cité d'après F. BRUNOT, *Histoire de la langue française...*, t. I, p. 385). Cf. I. SHORT, « *Anglice loqui nesciunt* : monoglots in Anglo-Norman Englang », *Cultura Neolatina*, 69 (2009), p. 245-262.

26. « Sobrius et volubilis lingue in Gallico idiomate, utpote Normannus nacione » (*The Chronicle of Jocelyn de Brakelond*, éd. M. R. JAMES, Londres, 1949, p. 129).

d'acquérir si on ne l'a pas suffisamment apprise durant l'enfance, et qui doit donc faire l'objet d'un enseignement en vue d'en perfectionner la connaissance. C'est ce que souligne Ranulf Higden (1299-*ca* 1363) dans le chapitre de son *Polychronicon* consacré aux langues parlées en Angleterre²⁷. Contrairement à l'habitude qu'avaient les différentes nations habitant ce territoire de s'exprimer dans leur langue natale (*patria lingua*), les enfants qu'on envoyait à l'école après l'arrivée des Normands étaient contraints de traduire le latin en français (*construere Gallice*), tandis que les fils des nobles étaient formés à parler français (*ad Gallicum idioma informantur*) dès qu'ils sortaient du berceau. Quant aux habitants de la campagne (*rurales homines*) qui veulent être assimilés aux nobles, ils s'efforcent autant qu'ils le peuvent de parler français (*francigenare*) afin d'apparaître plus en vue. Aussi n'est-il pas étonnant, constate Ranulf Higden, que la langue natale des Anglais soit corrompue : celle-ci n'est pas seulement la langue des paysans, c'est aussi une langue « rustique » au sens de la rhétorique latine opposant l'*urbanitas* ou la *latinitas* du bon latin à la *rusticitas* d'un latin vulgaire. Alors que l'anglais, parlé au sein d'une seule et même île, est prononcé de manière très variable, la langue des Normands, qui provient pourtant du dehors, serait prononcée par tous ceux qui la parlent de manière à peu près uniforme (*univoca*).

Tandis que l'anglais semble voué à la division et condamner ceux qui veulent l'employer à subir le même destin que les bâtisseurs de la tour de Babel, le français permettrait aux membres de la communauté francophone de communiquer entre eux sans que leurs paroles soient parasitées par la présence de variantes dialectales, qu'ils soient nobles et parlent cette langue depuis la prime enfance, qu'ils soient d'origine paysanne et l'aient apprise en imitant ces derniers, ou qu'ils soient clercs et l'aient étudiée à l'école ; il favorise ainsi l'union des différentes composantes de la société médiévale. Le français s'apparente du même coup au latin, soit un bon latin transmis essentiellement par la grammaire et l'écrit (sans que cette langue soit éliminée pour autant) : on apprend à le parler à l'école et il peut être prononcé partout de manière identique sans comporter de traits caractéristiques du pays d'origine de son locuteur ; il est employé par les instances dirigeantes et sert au fonctionnement des institutions administratives et judiciaires ; parlé principalement à la cour et dans les centres urbains, c'est une langue de prestige que doivent s'efforcer de maîtriser ceux qui veulent intégrer la bonne société ; langue de communication propre à l'élite, il se voit attribuer enfin une vocation universelle.

27. *Polychronicon Ranulphi Higden Monachi Cestrensis, together with the English Translations of John Trevisa and of an Unknown Writer of the Fifteenth Century*, éd. C. BABINGTON, J. R. LUMBY, Londres, 1869-1886, t. II, p. 156-163.

Le français barbare de Marlborough

Le caractère stable et uniforme que Ranulf Higden attribue au français parlé en Angleterre – au regard du moins de ce que le vieil anglais était devenu – peut paraître surprenant. À l'instar de la *Vie d'Édouard le Confesseur*, plusieurs témoignages semblent au contraire mettre en cause sa qualité. Tandis qu'à Marlborough coule une source qui oblige celui qui la boit à parler un français barbare, mâtiné de barbarismes ou de xénismes (*Gallice barbarizat*)²⁸, la noblesse anglaise a pris l'habitude d'envoyer ses enfants en France afin d'éradiquer le caractère barbare de leur langue natale (*linguae nativae barbariem*)²⁹. De nombreux écrivains français se sont d'ailleurs amusés à mettre en scène le mauvais français parlé par les Anglais³⁰. Quant aux écrivains anglais, de la nonne de Barking à John Gower, plusieurs demandent à leurs lecteurs de ne pas leur reprocher leur mauvais français. L'auteur du *Manuel des pechiez* (ca 1270) estime par exemple que personne ne doit « blamer » son « fauz franceys » ou sa manière de « rimer », car, dit-il, « en Engleterre fu je né / E nurri, ordiné et alevé³¹ ». Le duc Henri de Lancastre prie à son tour le lecteur de son *Livre de seyntz medicines* (1354) de bien vouloir l'excuser si son « franceis » n'est « pas bon », « pur ceo qe jeo sui Engleis et n'ai pas molt hauntee le franceis³² ».

Les écrivains anglais ne sont d'ailleurs pas les seuls à avancer ce type d'argument. D'après les *Chroniques* de Froissart, les négociateurs anglais demandèrent qu'on veuille bien « excuser » l'attention minutieuse qu'ils portaient aux « mots subtils et couverts » contenus dans les documents que leur avaient soumis les Français lors des pourparlers de Leulinghem (1393-1394), en disant « que le françois que ils avoient appris chiés eulx d'enfance,

28. WALTER MAP, *De nugis curialium. Courtiers' Trifles*, V, 6 (éd. et trad. M. R. JAMES, rev. C. N. L. BROOKE, R. A. B. MYNORS, Oxford, 1983, p. 496). Sur cet exemple, qui est davantage une attaque *ad hominem* qu'une description objective de l'état du français, et les exemples cités ci-dessous, cf. I. SHORT, « Another Look at "le faus franceis"... ».

29. Selon Gervais de Tilbury, cité d'après F. BRUNOT, *Histoire de la langue française...*, t. I, p. 387.

30. Cf. notamment J. E. MATZKE, « Some Examples of French as Spoken by Englishmen in Old French Literature », *Modern Philology*, 3 (1905-1906), p. 47-61 ; É. LALOU, « Les textes en jargon franco-anglais du XIII^e au XVI^e siècle », dans *La « France anglaise » au Moyen Âge*, Paris, 1988, p. 543-562.

31. *Le Manuel des péchés*, v. 12736-12739 (éd. F. J. FURNIVALL, dans *Robert of Brunne's Handlyng Synne*, A. D. 1303, with Those Parts of the Anglo-French Treatise on Which it was Founded, William of Waddington's *Manuel des pechiez*, Londres, 1901-1903, t. I, p. 413).

32. *Le Livre de seyntz Medicines: The Unpublished Devotional Treatise of Henri of Lancaster*, éd. E. J. ARNOULD, Oxford, 1940, p. 239. On trouve également ce type d'excuse dans la *Vie de sainte Catherine* de Clémence de Barking, la *Vie de sainte Catherine* d'un certain Gui, *La Estoire de Saint Aedward le Rei* attribuée à Matthieu Paris, un *Poème sur l'Antéchrist et le Jugement dernier* et, bien sûr, le *Traitié* de John Gower (sur lequel je renvoie à l'article d'Aude Mairey contenu dans le présent numéro de *Médiévales*).

n'estoit pas de telle nature et condition que celluy de France estoit, et duquel les clers de droit en leur traittiés et parlars usoient³³». Une ordonnance du Parlement avait pourtant demandé en 1337 que «tout seigneur, baron, chevalier et honnestes hommes de bonnes villes mesissent cure et diligence de estruire et apprendre leurs enfants de langhe françoise par quoy il en fussent plus able et plus coustummier ens leurs gherres³⁴». Mais la nécessité même d'une telle décision atteste des difficultés qu'éprouvaient les Anglais à bien maîtriser le français. Édouard III finit d'ailleurs par décider en 1362 que les procédures judiciaires emploieraient désormais l'anglais, car «la lange Franceis» était «trop desconue» et que la plupart des gens n'en avaient ni «entendement ne conissance»³⁵.

Il fallut plusieurs dizaines d'années pour que cet édit soit suivi d'effet et il faudra attendre plusieurs siècles avant que l'anglais ne remplace définitivement le *Law French* (1731)³⁶. La langue française semble néanmoins perdre de son importance. Elle paraît aussi de moins en moins enseignée. Dans une glose de sa traduction du *Polychronicon* de Ranulf Higden réalisée en 1387, Jean de Trévisie affirme que, si les enfants envoyés à l'école ont été contraints de rédiger en français, cela n'a duré que jusqu'à la première Peste (1348), mais que les choses ont changé depuis que John Cornwall, maître d'école, a remplacé le français par l'anglais pour l'apprentissage du latin. Les enfants apprennent le latin plus rapidement qu'auparavant. En revanche, ils ne connaissent plus le français, ce qui est un inconvénient quand ils voudront traverser la mer et voyager à l'étranger. Même les nobles, ajoute Jean de Trévisie, ont cessé dans une large mesure d'enseigner le français à leurs enfants³⁷. Aussi n'est-il guère étonnant que Chaucer se moque de la nonne qui «parlait le français de manière parfaitement élégante et délicate, comme elle l'avait appris à l'école de Stratford atte Bowe, car le français de Paris lui était inconnu³⁸». Qu'on ait appris à le parler ou à l'écrire à Marlborough, à l'école de Stratford atte

33. JEAN FROISSART, *Chroniques (Œuvres de Froissart)*, éd. J. B. M. C. KERYN DE LETTENHOVE, Bruxelles, 1867-77, t. xv, p. 114-115). Cf. G. T. DILLER, «Pour la cause de ce que j'estoie françois. Langue(s) et loyauté(s) dans les *Chroniques* de Froissart», *Le Moyen Âge*, 104 (1998), p. 461-471; S. LUSIGNAN, «Parler français: les enjeux linguistiques des négociations entre Français et Anglais à la fin du Moyen Âge», dans P. VON MOOS éd., *Zwischen Babel und Pfingsten. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8.-16. Jahrhundert)*, Vienne/Zurich, 2008, p. 409-429.

34. JEAN FROISSART, *Chroniques (Œuvres..., t. II, p. 419)*.

35. Cité d'après F. BRUNOT, *Histoire de la langue française...*, t. I, p. 390-391, n. 4.

36. Cf. W. ROTHWELL, «The Problem of Law French», *French Studies*, 46 (1992), p. 257-71; P. BRAND, «The Languages of the Law in Later Medieval England», dans D. A. TROTTER éd., *Multilingualism in Later Medieval England*, Londres, 1999, p. 63-76.

37. *Polychronicon* Ranulphi Higden, p. 159-61.

38. Cf. GEOFFREY CHAUCER, *Canterbury Tales, General Prologue*, v. 124-26 (ma traduction); W. ROTHWELL, «Stratford Atte Bowe Re-visited», *Chaucer Review*, 36 (2001), p. 184-207.

Bowe ou ailleurs sur le territoire anglais, le français d'Angleterre semble condamné à n'être jamais qu'un français fautif en comparaison d'un français de France dont la faconde serait non seulement plus subtile, mais aussi plus belle et plus véridique, ou tout au moins plus conforme à une norme considérée comme l'apanage de la « France » et plus particulièrement, comme en témoigne Chaucer vers 1400, de Paris³⁹.

La tradition philologique s'est longtemps appuyée sur un tel tableau pour considérer le français d'Angleterre comme une langue déficiente. « C'est que l'anglo-normand n'est pas à proprement parler un dialecte » et « n'a jamais été qu'une manière imparfaite de parler le français », affirme par exemple Gaston Paris⁴⁰. « Ceux même qui s'en servaient avaient conscience de cette imperfection et cherchaient à l'atténuer soit chez eux, soit chez leurs enfants. » Ce n'était toutefois pas le cas de tous les locuteurs et cela pouvait aboutir à des résultats variés : « Suivant qu'on avait eu des maîtres venus de France ou qu'on y avait soi-même séjourné, ou qu'on était resté borné à la conversation des insulaires, on parlait plus ou moins bien, sans que jamais on put empêcher quelques traits anglo-normands de se glisser dans ses discours ou ses écrits ; ainsi deux contemporains, deux compatriotes pouvaient employer le français avec des degrés d'altération très divers. » On ne saurait donc être surpris de « rencontrer une langue aussi correcte, et notamment un vocalisme aussi pur et aussi nuancé chez un auteur anglo-normand de la fin du règne d'Henri II », constate Gaston Paris à propos de Guillaume de Berneville. S'il écrit « avec pureté et avec talent », si son langage est « bien supérieur » à celui qu'on trouve chez d'autres auteurs anglo-normands, c'est qu'il est « bien plus fidèle aux lois traditionnelles du français de France »⁴¹. En revanche, ceux qui ne respecteraient pas ces lois ou qui n'auraient pas conscience de leurs défauts ne sauraient être justifiés par l'existence d'un dialecte authentique. Ils ne feraient qu'écorchier la langue. Ce serait le cas par exemple de Nicole Bozon, auteur du Nord de l'Angleterre plus ou moins contemporain de Ranulf Higden. Selon Paul Meyer, en effet, son idiome, « très corrompu », correspond au « mauvais français qu'on parlait, et surtout qu'on écrivait, en Angleterre à la fin du XIII^e siècle et dans la première moitié du XIV^e siècle »⁴². Deux types de français auraient donc cohabité sur le territoire anglais : un vrai français et un faux

39. Cf. R. A. LODGE, *A Sociolinguistic History of Parisian French*, Cambridge, 2004.

40. G. PARIS, Introduction à son édition de *La Vie de Saint Gilles de Guillaume de Berneville*, Paris, 1881, p. xxxv. Cf. W. ROTHWELL, « Playing "follow my leader" in Anglo-Norman Studies », *Journal of French Language Studies*, 6 (1996), p. 177-210 ; D. A. KIBBEE, « Historical Perspectives on the Place of Anglo-Norman in the History of the French Language », *French Studies*, 54/2 (2000), p. 137-153.

41. *Ibid.*

42. P. MEYER, Introduction à son édition des *Contes moralisés de Nicole Bozon*, Paris, 1889, p. LVII et II.

français, le premier parvenant à s'imposer dans un premier temps chez des auteurs qui prenaient soin de s'y conformer, avant d'être progressivement supplanté par le second et de disparaître.

Le français d'Angleterre n'est pourtant pas la seule variété du français dont la qualité a pu être mise en cause par les contemporains. On connaît la fameuse chanson de Conon de Béthune, qui reproche aux « François » d'avoir « blasmé » son « langaige » et ses « cançons » car sa « parole » n'est pas « franchoise » (alors même qu'on peut l'« entendre en franchois ») : s'il utilise des « mos d'Artois », c'est qu'il ne fut pas « norris a Pontoise⁴³ ». Les « défauts » attribués à la langue de Conon semblent se réduire à des traits dialectaux (ou régionaux) qui affectent principalement la morphologie des mots et leur prononciation. De plus, rien ne dit que les Français fondent ici leurs critiques sur une forme normée du français plutôt que sur des habitudes linguistiques qui n'ont pas d'autre légitimité que le prestige attribué au milieu qui l'emploie, soit celui de la cour. Quant à Conon, s'il reproche aux Français de blâmer son langage, il ne s'excuse nullement de parler un mauvais français et n'a semble-t-il aucunement l'intention de se corriger.

Si le français d'Angleterre n'est pas la seule variété du français à faire l'objet de critiques ou de moqueries, il semble l'avoir été plus fréquemment que les autres. De plus, les auteurs anglo-normands sont à peu près les seuls à s'excuser de parler un mauvais français. Quelle valeur faut-il alors accorder à de semblables excuses ? On ne saurait en déduire que les auteurs concernés parlaient mal le français. Si elles s'apparentent à des procédés rhétoriques, elles témoignent néanmoins du sentiment qu'éprouvent ces derniers de l'existence d'une norme – identifiée au « français » de « France » – dont ils n'auraient pas l'entière maîtrise. Encore faut-il pour cela avoir une bonne connaissance de la langue et de ses variantes. Aussi n'est-il pas insignifiant de constater que ce genre de propos se rencontre uniquement dans des œuvres littéraires et dans des milieux à même d'établir une distinction entre le français de France et celui d'Angleterre. Mais il n'est pas étonnant que ce soit dans ce contexte, à savoir dans un pays où la langue française ne semble pas totalement appartenir à ses locuteurs (quelle que soit la connaissance qu'ils en ont), qu'a été mis en place pour la première fois un enseignement du français. Il ne s'agit toujours pas d'en conclure que cette langue y était devenue particulièrement défectueuse et qu'il n'y avait plus personne pour la parler correctement. Le cadre scolaire dans lequel s'inscrit désormais le français témoigne au contraire de l'importance et du rôle qu'on ne cesse de lui attribuer : soumis à des règles grammaticales

43. CONON DE BÉTHUNE, Chanson III, v. 5-14 (*Les Chansons de Conon de Béthune*, éd. A. WALLENSKÖLD, Paris, 1921). Deux autres exemples sont habituellement cités à ce sujet : une traduction de la *Consolation de Philosophie* de Boèce réalisée vers 1300 et le roman de *Florimont* d'Aimon de Varennes. Sur le sens et l'usage que l'on a fait de ces trois passages dans l'histoire du français, cf. B. CERQUIGLINI, *Une langue orpheline...*, p. 173-182.

qui lui permettront d'atteindre ou de conserver cette « uniformité » que lui reconnaît Ranulf Higden, le français doit s'apparenter au latin – à ce latin auquel se réfère la nonne de Barking lorsqu'elle s'excuse d'employer un « faus franceis » – et pouvoir le supplanter dans certains des domaines qui lui sont traditionnellement réservés. Mais il devient du même coup une langue étrangère : soit ce « français de France » auquel ne saurait correspondre le « français d'Angleterre » (pas plus que le parler singulier de chacun).

Un « droit » et « doux » français

Une des premières attestations relatives à un enseignement du français en Angleterre se trouve dans le *Speculum duorum* de Giraud de Barri (composé en 1208-1209). Ce dernier commence par reprocher à son neveu de négliger ses études, d'être « illettré » et de conserver son « balbutiement puéril » plutôt que d'« apprendre toute langue et surtout ces deux langues, la latine et la française, qui parmi nous l'emportent sur toutes les autres »⁴⁴. Associé au latin, le français s'apprend auprès d'un maître dans un cadre scolaire – ce que ne fait pas le neveu de Giraud. Ce dernier oppose à son neveu l'exemple de John Blund : « jeune homme éloquent et instruit », ce dernier parle « le français aussi correctement et de manière aussi raffinée et aussi agréable que si c'était sa langue maternelle apprise dès le berceau ». Comme Giraud lui demande « combien de temps il avait passé en France », John Blund lui répond « qu'il avait appris aussi bien les sciences scolaires que le français en Angleterre auprès de ses oncles, deux hommes instruits et de bon langage, maître Robert Blund et maître Gautier, chanoine de Lincoln, qui avaient consacré bien du temps à étudier en France »⁴⁵ :

Il avait accordé autant d'attention à étudier auprès d'eux le français que les sciences scolaires. Bien plus, chaque fois qu'il les entendait prononcer un mot français, élégant et pur, bien éloigné du français grossier et bourbeux des Anglais, aussitôt il le confiait, grâce à son stylet ou à sa plume, à sa mémoire fidèle et il ne pouvait avoir l'esprit en repos tant qu'il n'avait pas prononcé ce mot par la suite au bon moment et à sa place devant ses oncles et leur entourage en le prononçant de la manière douce et fleurie qui convenait. Ainsi, ce que ses oncles avaient acquis dans des régions lointaines et avec beaucoup de peines et de veilles laborieuses, lui, leur neveu, dans sa patrie, assis à leurs pieds, les écoutant et leur prêtant sans cesse attention, il l'avait

44. Je cite la traduction de ce texte par Y. LEFÈVRE, « De l'usage du français en Grande-Bretagne à la fin du XII^e siècle », dans *Études de langue et de littérature du Moyen Âge offertes à Félix Lecoy*, Paris, 1973, p. 301-305.

45. *Ibid.*

assimilé grâce à son esprit docile, à son zèle admirable et à son application efficace, en bon élève et en fidèle continuateur qu'il était.

L'enseignement qu'a reçu John Blund lui a non seulement permis d'apprendre le français, mais aussi de le parler conformément au modèle qu'on lui a transmis, c'est-à-dire comme ses oncles l'avaient eux-mêmes appris lors de leurs séjours en France. Il s'exprime en effet de manière correcte, raffinée et agréable (*tam recte, tam delicate et delectabiliter*), en employant un lexique élégant et pur (*elegans et defecatum*), qu'il prononce de façon suave et fleurie (*suavi et vernanti*), qualificatifs qui soulignent de manière insistante la qualité particulière de sa langue. Celle-ci n'a donc rien à voir avec le français de ses compatriotes, une langue rude et bourbeuse (*rudi et feculento*) qu'ils semblent tirer de la source de Marlborough au lieu d'être allés puiser l'eau claire qui sourd du pays de France. L'application avec laquelle John Blund a appris et mémorisé le français s'est substituée à la formation dont ses oncles avaient bénéficié en France même et lui permet de parler cette langue comme si c'était sa langue maternelle (*tamquam materna sibi que nativa*).

Le neveu de Giraud de Barri et John Blund représentent en quelque sorte les deux types de français qui ont cours en Angleterre. Le premier, «rebelle à l'éducation», ne pourra jamais parler qu'un «français grossier et bourbeux». Le second, *bonus emulator et imitator* fidèle de la langue que ses oncles ont rapportée de France, semble connaître le véritable français. Si Giraud couvre une telle langue de termes élogieux, il ne dit pas à quel français elle correspond plus précisément et, à défaut de croire au *francien*, on peut se demander si un tel français existe vraiment. Mais qu'importe ici. Ce que met en scène Giraud de Barri, c'est, à la différence du «faux français» des Anglais ou des balbutiements de son neveu inculte, un français idéal, analogue au latin (au latin de Cicéron s'opposant au latin rustique), plutôt qu'une langue vernaculaire qu'on apprend à parler en l'employant avec toutes sortes de gens, une langue univoque comme celle dont parle Ranulf Higden, dont la perfection tient principalement au fait qu'elle peut être acquise dans un cadre scolaire et se transmettre ainsi de génération en génération, ou de maître à élève, sans perdre son identité.

C'est à ce beau français que sont consacrés l'enseignement du français en Angleterre et les différents manuels rédigés à cette fin. Ceux-ci ne cessent en effet de souligner la qualité de la langue dont ils entendent assurer la connaissance.

La première grammaire générale du français est le *Donait françois* qu'un certain Johan Barton (qu'on tend à identifier avec «plain Johan Barton, the physician», auteur de la *Confutatio Lollardorum*) fit faire au tout début du xv^e siècle (soit entre 1400 et 1409) «a [s]es despenses et tres grande peine par pluseurs bons clerks du language avantdite» (c'est-à-

dire du français)⁴⁶. «Nee et nourrie [*sic*] [...] d'Engleterre en la conté de Cestre [Chester ou Cheshire]», Johan Barton affirme avoir été «escolier de Paris», comme ce fut le cas des oncles de John Blund. Aussi ne peut-il se satisfaire d'entendre ses compatriotes parler un français rudimentaire ou approximatif. Il veut au contraire qu'on leur enseigne un bon français, «droit», *rectus*, identifié plus précisément au parler de Paris et de la région environnante qu'il nomme *doulce francé*, le «doux français». Grâce à sa scolarité parisienne et à sa fréquentation de «bons clercs» experts dans la langue française, Johan Barton a donc obtenu qu'on rédige à son intention ce «Donait françois» qu'il souhaite offrir aux «Anglois» – en particulier à ses «chiers enfantz» et «tres doulce pusesles» à qui semble destiné son propre enseignement et qui ont «fain d'apprendre cest donait» – «pur les briefment entreduyr en la droit language du Paris et de pais la d'entour, laquelle language en Engleterre on appelle *doulce francé*»⁴⁷.

Johan Barton avance trois raisons pour justifier une telle entreprise. Premièrement, «les bones gens du roiaume d'Engleterre son enbrasez a sçavoir lire et escrire, entendre et parler droit françois a fin qu'ils puissent entrecomuner bonement ové lour voisins, c'est a dire les bones gens du roiaume de France». Le *droit françois* apparaît nécessaire afin d'assurer une *bonne* communication – écrite aussi bien qu'orale – entre les *bonnes* gens des deux royaumes. Alors que ceux-ci sont en guerre, la maîtrise commune du français doit leur permettre de maintenir les liens et les relations qu'ils entretiennent depuis Guillaume le Conquérant et de continuer ainsi à former une communauté (serait-elle linguistique et plus

46. JOHAN BARTON, *Donait françois* (éd. B. COLOMBAT, Paris, 2014, p. 108-12); cf. aussi E. STENGEL, «Die ältesten Anleitungsschriften zur Erlernung der französischen Sprache», *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, 1 (1879), p. 1-40; P. SWIGGERS, «Le *Donait françois*: la plus ancienne grammaire du français. Édition avec Introduction», *Revue des langues romanes*, 89 (1985), p. 235-251; T. STÄDTLER, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache. Textausgaben und Wortschatzstudien*, Tübingen, 1988, p. 128-137.

47. On peut penser que Johan Barton se masque derrière des clercs français afin de se conformer à un *topos* d'humilité ou qu'il a bel et bien commandité un ou plusieurs rédacteurs pour rédiger la partie proprement grammaticale de son traité (cf. P. SWIGGERS, «Le *Donait françois*...», p. 237-38; B. COLOMBAT, en introduction à son édition du *Donait françois*, p. 25-26). Quoi qu'il en soit précisément, cette grammaire s'inscrit non seulement dans une tradition latine remontant principalement à l'*Ars grammatica* de Donat et aux *Institutiones grammaticae* de Priscien (cf. B. COLOMBAT, «Le *Donait françois* (de Johan Barton) est-il un vrai Donat?», *Angewandte Linguistik/Linguistique appliquée. Zwischen Theorien, Konzepten und der Beschreibung sprachlicher Äusserungen/Entre théories, concepts et la description des expressions linguistiques*, Francfort-sur-le-Main, 2013, p. 31-46), mais aussi dans le prolongement des nombreuses grammaires du latin écrites en langue françaises mais tirées plus ou moins fidèlement de la célèbre grammaire de Donat (éditées par T. STÄDTLER, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache*...; et M. COLOMBO TIMELLI, *Traductions françaises de l'“Ars minor” de Donat au Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècles)*, Florence, 1996); cf. B. MERRILEES, «Donatus and the Teaching of French in Medieval England», dans I. SHORT éd., *Anglo-Norman Anniversary Essays*, Londres, 1993, p. 273-291.

ou moins imaginaire, à défaut de voir la réunion des deux royaumes sous l'autorité d'un même roi). La deuxième raison avancée par Johan Barton tient au fait que «les leys d'Engleterre pour la graigneur partie, et aussi beaucoup de bones choses sont misez en françois». La connaissance du *droit françois* est effectivement nécessaire pour accéder aux domaines du droit (qui utilise le *Law French*) et de l'administration. Enfin, le français semble largement employé dans la correspondance : en effet, affirme Johan Barton, presque «touz les seigneurs et toutes les dames en mesme roiaume d'Engleterre volentiers s'entrescrivent en romance». Telles sont les trois raisons pour lesquelles Johan Barton estime qu'il est «tres necessaire [...] aus Englois de sçavoir la droite nature de françois» – trois raisons qui illustrent parfaitement le rôle et le statut attribués au français en Angleterre.

Si Johan Barton a pu apprendre lui-même le français à Paris, le bon français qu'il entend transmettre est celui de «bons clercs» qui ne devaient pas seulement connaître cette langue, mais aussi le latin. On n'enseignait pas encore dans les écoles parisiennes le français. Comme son titre l'indique, la grammaire du français commanditée par Johan Barton est fondée sur l'*Ars minor* de Donat⁴⁸. C'est sur le modèle de cette grammaire élémentaire du latin qu'est décrit et enseigné ici le français. Aussi peut-on penser que la «droite nature de françois», que doivent apprendre ici les Anglais, correspond moins au français parlé à Paris et dans ses environs qu'au latin que les clercs, auxquels Johan Barton a fait appel, ont dû apprendre à l'école à l'aide du traité même de Donat. Comme l'impliquent d'ailleurs les connaissances préalables qu'il semble nécessiter et la relative complexité du métalangage grammatical utilisé, ce *Donait françois* s'adresse moins à ceux qui ignorent encore le français qu'à ceux qui veulent apprendre à le parler correctement et en connaître pour cela la grammaire, c'est-à-dire les règles.

Il ne s'agit pas, cependant, d'opposer un français vernaculaire (serait-il de Paris) et un français scolaire fondé sur le latin. Johan Barton entend au contraire les réunir. Le *droit françois* qu'enseigne son *Donait françois* est aussi bien l'un que l'autre : soit un français qui non seulement peut permettre aux Anglais de parler aux Français, de comprendre leur législation et de s'écrire, mais qui aussi, comme le latin, aurait enfin atteint la rectitude d'une langue soumise à une régulation grammaticale qui l'empêcherait de varier d'une région à l'autre ou de changer avec le temps, et qui lui permet du même coup d'être enseignée.

À l'instar de John Blund, le lecteur de cet ouvrage doit apprendre à parler le français à la fois comme une langue maternelle et conformément à la grammaire scolaire (qui ne peut être alors que latine). Ce double objectif

48. Serait-ce avec des écarts comme l'a montré B. COLOMBAT, «Le *Donait françois* (de Johan Barton) est-il un vrai Donat ? »..., et dans les notes de son édition du *Donait françois*.

est également celui du *Femina*, ouvrage composé au début du xv^e siècle en Angleterre par un auteur anonyme et comprenant une version du *Tretiz* de Gautier de Bibbesworth, traité de lexicologie de la fin du xiii^e siècle rédigé lui aussi en Angleterre, un extrait d'*Urbain le Courtois* et un extrait des *Proverbes de bon enseignement* de Nicole Bozon⁴⁹. D'après l'*incipit*, cet ouvrage s'appelle *Femina* « car, de même qu'une femme enseigne à son enfant à parler sa langue maternelle [*loqui maternam*], de même il enseigne aux jeunes gens à parler le français de manière éloquente [*rethorice loqui gallicum*]⁵⁰ ». Comme le souligne son titre, ce livre tient lieu de mère. Le français qu'y apprendra son lecteur deviendra en quelque sorte une langue maternelle. Un élément rompt cependant la symétrie (soulignée par la syntaxe) entre ces deux formes d'enseignement. À la langue qu'enseigne le livre est ajouté, par rapport à celle apprise auprès de la mère, l'adverbe *rethorice*, ajout qui vient en quelque sorte suppléer à ce qui a été perdu en passant de l'une à l'autre. À défaut d'être à proprement parler une langue maternelle, la langue enseignée par ce livre se doit de correspondre au « bien dire » enseigné par la rhétorique. Comme le recommande cet ouvrage en s'adressant à un lecteur qui est aussi son élève et son « enfant », « pur apprendre / En franceis », ce dernier doit « entendre » à parler « bealment / Et devant lez sages naturellement » (v. 1-4), soit, précise-t-on encore, « com affaités » (v. 7), comme quelqu'un d'éduqué. On comprend que l'enseignement du lexique français sur lequel s'ouvre cet ouvrage est suivi d'une série de directives sur l'éducation des enfants tirées d'*Urbain le Courtois* : « Jeo voile qe soiez affaites / Ffrank, bonere & curteys / Et pur bien parler en franceys », affirme le *Femina* (p. 86, v. 11-13). La connaissance du bon français fait partie intégrante des qualités générales que doit acquérir un jeune homme bien élevé.

La capacité attribuée à l'école et aux traités de lexicologie ou de grammaire d'enseigner aux Anglais à parler aussi bien le français que s'ils l'avaient acquis depuis l'enfance est mise en scène de manière emblématique dans un des dialogues de la *Manière de langage* rédigé en Angleterre en 1396⁵¹. Cet ouvrage participe cependant à l'entreprise dont il illustrera la réussite. L'auteur anonyme commence d'ailleurs par invoquer Dieu, « de qui vient toute grace, sapience et vertu », pour que celui-ci contribue à son succès (p. 3) :

49. *Femina* (Trinity College, Cambridge MS B.14.40), éd. W. ROTHWELL, The Anglo-Norman On-Line Hub, 2005. Cf. W. ROTHWELL, « The Place of *Femina* in Anglo-Norman Studies », *Studia neophilologica*, 70 (1998), p. 55-82 ; R. HAAS, « *Femina* : Female Roots of "Foreign" Language Teaching and the Rise of Mother-Tongue Ideologies », *Exemplaria*, 19 (2007), p. 139-162.

50. « Quia sicut femina docet infantem loqui maternam si docet iste liber juvenes rethorice loqui gallicum » (*Femina*..., p. 1).

51. *Manières de langage* (1396, 1399, 1415), éd. A. M. KRISTOL, Londres, 1995.

Faiceons priere a luy devotement que luy plese de sa graunde mercy et grace toutz qui cesti livre regarderont ou enrememorunt ensy abuverer et enluminere de le rosee de sa haute sapience qu'ils purront avoïre souveraine grace et sen naturel d'apprendre a parlere, bien sonere et parfitement escriere douce francés, qu'est la plus beale et la plus gracious langage et la plus noble parlere après latyn de scole que soit en monde et de toutz gentz melx preysé et amee que nulle autre. Quare Dieux le fist si douce et amyable princypalement au l'onore et louange de lui mesmez.

Non seulement le «douce francés» est la plus belle langue au monde, après cette langue scolaire qu'est le latin, et la plus appréciée des gens, mais aussi il aurait été créé par Dieu lui-même pour qu'on l'emploie à sa propre louange. Il est d'autant plus nécessaire de le parler, de le prononcer et de l'écrire correctement, qu'on contribue ainsi à célébrer la gloire de son Créateur. Aussi les *Manières de langage* proposent-elles à ceux qui veulent apprendre le français une série de dialogues analogues à ceux qu'offre la vie quotidienne⁵². Les lecteurs pourront dès lors avoir le sentiment d'apprendre le français, non pas à travers un livre comme c'est le cas pour le latin, mais en étant pour ainsi dire plongés dans des situations réelles, comme s'ils étaient amenés à employer une véritable langue vernaculaire.

Le dialogue qui incarne la réussite de ce «beau français» enseigné en Angleterre se déroule entre un Anglais et un voyageur français. À son interlocuteur qui lui demande d'où il vient et où il est né, ce dernier répond qu'il vient de Paris et qu'il est né «en le roialme de France». «Je vous en croi bien», répond l'Anglais. Ce qui lui permet de croire ce qu'on lui a dit, c'est la qualité du français employé⁵³:

Vous parlez bien et gracieusement doulx franceys, et pur ce il me fait grant bien et esbatement au coer de parler ovesque vous de vostre beal langage, quar est le plus gracious parler que soit en monde et de toutz gentz meulx preisés et amee que nulle autre.

À l'Anglais qui émet le souhait de «parler franceys» aussi «bien et gracieusement» que son interlocuteur, ce dernier répond qu'il le parle à son avis «bien assez», c'est-à-dire de manière tout à faite satisfaisante: il parle d'ailleurs «si bien et plainement la langage», qu'on peut penser qu'il est «demurré grant piece» en France. Mais il n'en est rien. L'Anglais

52. Usage qu'on peut rapprocher de certaines méthodes d'apprentissage du latin qu'on rencontre aux ^x^e et ^{xi}^e s. en Irlande et en Angleterre: cf. S. GWARA, D. PORTER, *Anglo-Saxon Conversations. The Colloquies of Ælfric Bata*, Woodbridge, 1997; cf. aussi B. MERRILEES, «Le dialogue dans la méthodologie du français langue seconde au Moyen Âge», dans P. LÉON, P. PERRON éd., *Le Dialogue*, Ottawa, 1985, p. 105-115.

53. *Manières de langage*, p. 32-33.

parle français comme il a appris à le faire «entre les gentz de ce pays». Ce qui ne manque pas d'étonner le Français, qui demande comment l'Anglais a bien pu «apprendre» le français «en ce pais», «qar vous parlez bien a droit, hardement». À quoi l'Anglais ne répond pas, se contentant d'affirmer qu'il ne parle pas aussi bien qu'on veut le dire. Ce qui donne l'occasion au Français – et à l'auteur – d'insister :

Par Dieu, si faites bien et gentilment come si vous eussiez demurré a Parys ces .xx. ans, qar vraiment je n'oy unques mais Engloys parler franceys si bien a point ne si doucement com vous faites.

Si le locuteur anglais ne dit pas comment il a appris à parler aussi bien le français, c'est que la réponse est contenue implicitement dans l'ouvrage auquel on doit cette petite scène. C'est grâce à cette *Manière de langage* – et aux différents manuels destinés à l'enseignement du français en Angleterre – qu'un Anglais parle un français si «gracieux» qu'on peut croire qu'il l'a appris en France même. Pourtant, il n'a fait que converser avec ses compatriotes sur le modèle des dialogues que présente cet ouvrage.

On aura noté qu'il n'y a aucune différence linguistique entre nos deux protagonistes. Ils parlent bien le même français. Mais celui-ci correspond-il vraiment à ce «beal langage» de France et de Paris qu'ils s'attribuent respectivement ? Comme le note Andres Kristol à propos des *Manières de langage*, les trois textes qui nous sont parvenus «ayant été rédigés (et copiés) par des Anglais, la recherche a toujours considéré avec une certaine condescendance le “mauvais français” [...] qu'ils représentent. Il est vrai que les textes contiennent certains anglicismes⁵⁴». Les autres manuels d'enseignement du français produits en Angleterre ont fait l'objet de critiques similaires. William Rothwell estime par exemple que, du fait des nombreuses erreurs que l'on peut déceler dans le *Femina*, son auteur était loin d'être compétent dans la langue française et avait peu de contact avec le français de France⁵⁵.

54. A. KRISTOL, Introduction à son édition des *Manières de langage*, p. xx.

55. «His many errors in the interpretation of ordinary French terms, even when the Bibbesworth text he was copying is clear, reveal incontrovertibly that he was far from competent in the language. [...] To sum up, his overall mishandling of the Bibbesworth text provides little evidence to suggest that he had any substantial contact with the French of France» (W. ROTHWELL, Introduction à son édition du *Femina*, p. iii). On peut citer d'autres jugements comparables : d'après ses éditeurs, «the language of the *Liber Donati* makes it clear that its French reflects neither a living dialect of England nor a Continental standard to be imitated» (*Liber Donati. A Fifteenth-Century Manual of French*, éd. B. MERRILEES et B. SITARZ-FITZPATRICK, Londres, 1993, p. 4) ; et l'éditeur de l'*Orthographia gallica* estime que «it is [...] plain that neither the original author nor any of the redactors and the scribes were up to the level of scholarship necessary for the task, and they can all write nonsense occasionally» (*Orthographia gallica*, éd. R. C. JOHNSON, Londres, 1987, p. 1).

Faut-il disqualifier pour autant l'ambition affichée par ces textes d'enseigner un «droit français» identifié au français de Paris? Encore faudrait-il s'entendre sur la réalité précise d'un tel français. Que ces textes ne parviennent pas à atteindre l'idéal qu'ils se donnent, qu'ils contiennent des anglicismes et des traits plus ou moins dialectaux, et même des erreurs, ne me semble mettre en cause ni leur volonté de constituer une langue française «univoque», ni le rôle qu'ils ont joué dans la création de ce français standard. Ils s'efforcent autant qu'il leur est possible de lui donner forme et attirent régulièrement l'attention de leurs lecteurs sur les différentes règles qui régissent le français afin qu'ils ne soient pas confondus avec le neveu de Giraud de Barri. C'est le cas notamment du *Donait français* de Johan Barton⁵⁶:

Gardez vous que vous ne mittez pas le singuler pour le pulier [pluriel], ne a contraire, sicome font les sots.

Cy endroit il fault prendre garde qu'en parlant françois on ne mette pas une persone pour un aultre, si come font les sottiez gens disantz ainsi: *je ferra* pour *je ferrey*, *cil ferray* pour *cil ferra*, et tielez semblables.

Et icy il fault prendre garde que vous ne mettez pas un meuf [mode] ne un temps pour un aultre, sicome font les ydios disans ainsi: *Je prie a Dieu que je ay bonne aventure*, qar ils diroient la *que je aye bonne aventure* et non pas *que je ay*, pour ce que *je ay* est le present du indicatif et *je aye* est le future de l'optatif.

«Et sachez», recommande à son tour l'*Orthographia gallica*, «q'en tel manere escriverez *la* ou *le* pur *vostre* ou *sue* [...], pur parler le pluïs curteisement⁵⁷. » «*Beau debet legi beu*», affirme le *Femina*: il ne faut donc pas prononcer les mots comme ils sont écrits; de même, à propos de «chiens», il faut dire: «*chein secundum parisium chan*⁵⁸».

Les auteurs de ces différents traités paraissent toutefois se rendre compte des difficultés qu'implique leur entreprise. L'auteur de la *Manière de langage* de 1396 achève son «traitis» par une lettre à son mécène dans laquelle il affirme, dit-il, l'avoir «traitie et compilee» «a mon escient», «sicomme j'ay entendu et apris es parties dela le mer». Mais, poursuit-il⁵⁹:

Ja soit que j'ay parlee en mainte lieu oscurément et nient escienteusement fait cest bosoigne, je vous en suppli en vostre gentrise et tous ceulx qui cest livre enremirent de m'avoir escusee, car combien que je ne sui pas le plus

56. JOHAN BARTON, *Donait français*, p. 134, 136, 150.

57. *Orthographia gallica*, p. 37.

58. *Femina*, p. 1 et 3.

59. *Manières de langage*, p. 45.

escienteus a parler et escrire doulz françois ou romance, nepourquant je l'ai fait selon cen que Dieux m'a liveree grace, raison, sens et entendement.

Comme avant lui de nombreux écrivains utilisant le français en Angleterre, l'auteur de cette *Manière de langage* prie son lecteur de bien vouloir l'excuser si son français n'est pas aussi parfait qu'il devrait l'être. *Topos* d'humilité d'un auteur *begging for compliments* comme le fait l'Anglais dans le dialogue commenté précédemment, dans l'espoir que son interlocuteur français continue à souligner la qualité de sa langue ? Conscience qu'on ne saurait parvenir à apprendre à parler la plus belle langue au monde – après le « latin de scole » – créée à la gloire et à la louange de Dieu ? Mais qui le pourrait ? Dans un cas comme dans l'autre, le fait même de souligner qu'on ne parle qu'un « faus franceis » suppose l'existence d'un vrai français (correspondrait-il au latin ou serait-il encore dans la bouche de Dieu) : à force d'insistance, l'un a fini par appeler l'autre.

Nous avons commencé par un texte dont l'auteur affirme qu'il est écrit dans un « faus franceis [...] d'Angletere », mais dont la langue paraît « remarquablement pure », pour finir avec un autre qui doit apprendre à son lecteur à parler, prononcer et écrire « parfitement » le « droit » et « douce francés », mais dont la langue est habituellement considérée comme du « mauvais français ». Paradoxe qui illustre bien les contradictions du français d'Angleterre, une langue prise entre deux terres, à la fois anglaise et française, langue de la royauté, de l'administration et de la justice qui peut s'apparenter au latin, et langue étrangère au regard de l'anglais qui devient toujours davantage la langue à laquelle s'identifie la nation tout entière, une langue qui ne saurait être assimilée au vrai français de France et qui se trouve en quelque sorte obligée d'inventer la mère – ou la « grand-mère » – qui lui manque, une langue qui porte un nom qui ne semble pas tout à fait le sien, comme si elle était privée de nom propre, alors que la critique moderne lui en donne plusieurs. Le français fut en Angleterre une langue double. Mais c'est de cette dualité même que semble être né l'idéal français d'une langue monolingue.

Christopher Lucken – Université Paris8/Université de Genève

Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage

Il existe un *topos* dans les textes français et anglais du Moyen Âge : le français parlé en Angleterre serait un « faux français », une langue de mauvaise qualité par rapport au français de France. La critique moderne a suivi ce stéréotype : l'anglo-normand a longtemps été vu comme un dialecte déficient et artificiel. C'est pourtant en Angleterre qu'apparaissent les premiers textes grammaticaux décrivant une norme de la langue française, sur le modèle des grammaires latines. Les protestations topiques des auteurs anglo-normands concernant la rudesse de leur langue coexistent du même coup avec l'enseignement normé du français dans les écoles anglaises : alors que l'anglais semble réservé aux *laboratores* et se « populariser », un français réputé « de France » y devient un équivalent du latin, langue normée et policée. C'est à la constitution de ce « beau français » au sein du contexte trilingue de l'Angleterre qu'est consacrée cette étude.

Angleterre – anglo-normand – bon usage – dialecte – langue – français – grammaire

The Beautiful French of England. Otherness of Anglo-Norman and Invention of the “bon usage”

There is a recurrent topic in medieval French and English texts : that the French spoken in England is a “false French”, a language of poor quality compared to the French of France. Modern criticism has followed this stereotype : Anglo-Norman is seen as an artificial and deficient dialect. It was however in England that the first grammatical texts appeared that described a standard version of the French language based on the model of Latin grammars. The protestations of Anglo-Norman authors concerning the primitive nature of their language co-existed with the teaching of a standard version of French in English schools. Thus while English seemed to be reserved for the *laboratores* and was more and more “popular”, a version of French reputed to be “of France” became the equivalent of Latin, a standardized and controlled language. The constitution of this “beautiful French” in the context of trilingual England is the subject of this study.

Anglo-Norman – « bon usage » – dialect – England – French – grammar – language

Langues d'Angleterre,

coordonné par Alban Gautier et Jean-Pascal Pouzet

**5 Alban Gautier
et Jean-Pascal Pouzet**
Les langues de
l'Angleterre médiévale :
au-delà du bilinguisme

25 David Trotter
Peut-on parler de judéo-
anglo-normand ?
Textes anglo-normands
en écriture hébraïque

35 Christopher Lucken
Le beau français
d'Angleterre. Altérité
de l'anglo-normand et
invention du bon usage

57 Aude Mairey
John Gower ou
le multilinguisme
en action

**73 Catherine Nall
et Daniel Wakelin**
Le déclin du
multilinguisme dans
The Boke of Noblesse
et son Codicille
de William Worcester

Essais et recherches

93 Donatella Nebbiai
Les livres de Jean
Durand († 1416),
« physicien »
et astrologue

119 Lucie Laumonier
En prévision des vieux
jours : les personnes
âgées à Montpellier
à la fin du Moyen Âge

Points de vue

147 François Foronda
Procès politiques :
une manie française ?

161 Clément Lenoble
Monnaie, valeur
et citoyenneté chez
Olivi et Eiximenis.
« Moralisation
de l'économie » ou
« économie politique »
médiévale ?

181 Notes de lecture

205 Livres reçus

20 €
ISBN 978-2-84292-430-0
ISSN 0751-2708
Médiévales
www.puv-editions.fr